

CALIGULA

Albert Camus
Jonathan Capdevielle
12-14 déc. 23



THÉÂTRE



Centre Dramatique National
Besançon — Franche-Comté

DIRECTION CÉLIE PAUHE

CALIGULA

Une coproduction du CDN Besançon Franche-Comté

Durée estimée 2h | Pièce conseillée à partir de 15 ans

mardi 12 décembre à 20h

mercredi 13 décembre à 20h

jeudi 14 décembre à 19h + rencontre + audiodescription

ÉQUIPE ARTISTIQUE

Texte **Albert Camus**

Conception et mise en scène **Jonathan Capdevielle**

Assistante à la mise en scène **Christèle Ortu**

Interprètes **Adrien Barazzone, Jonathan Capdevielle, Dimitri Doré, Jonathan Drillet, Michèle Gurtner, Ignacio Plaza Ponce, Jennifer Eliz Hutt, Jérôme Masson, Anne Steffens, Jean-Philippe Valour**

Musiciens live **Jennifer Eliz Hutt, Ignacio Plaza Ponce**

Composition et mise en espace sonores **Vanessa Court**

Lumière **Bruno Faucher**

Musique originale **Arthur B. Gillette & Jennifer Eliz Hutt**

Conception costumes **Colombe Lauriot Prévost**

Atelier costumes **Caroline Trossevin**

Conception scénographie **Nadia Lauro**

Chorégraphie **Guillaume Marie**

Régie générale **Jérôme Masson**

Régie plateau **Léa Bonhomme et Clémence Roudil**

Régie surtitre **Christèle Ortu**

Coachs italien **Lavinia Lucia Marziale et Chiara Bucher**

Construction scénographie: **Ateliers Nanterre - Amandiers / Marie Maresca, Vincent Garnier, Charlotte Wallet, Michel Arnould, Jules Cruveiller, Myrtille Pichon, Nina Michel, Albin Farago**

Production, diffusion, administration Fabrik Cassiopée - **Manon Crochemore, Mathilde Lalanne et Isabelle Morel**

Traduction italienne du quatrième acte par **Camilla Diez**, publiée par Giunti Editore S.p.A./Bompiani (Italie) dans *Tutto il teatro d'Albert Camus*



© Marc Damage

PRODUCTION

Coproduction T2G, centre dramatique national de Gennevilliers (FR), Festival d'Automne à Paris (FR), Théâtre des 13 vents centre dramatique national de Montpellier (FR), Le Quartz scène nationale de Brest (FR), Chateaufallon Liberté Scène nationale de Toulon (FR), , Le Parvis, scène nationale de Tarbes (FR), Comédie de Béthune CDN (FR), L'Onde Théâtre - Cinéma Vélizy Villacoublay (FR), Centre Dramatique National Besançon Franche Comté (FR), Maillon - Théâtre de Strasbourg - Scène européenne (FR), Théâtre Nanterre-Amandiers-CDN (FR)

Avec l'aide de la Région Ile-de-France, au titre de l'aide à la création
Jonathan Capdevielle est artiste associé au T2G Théâtre de Gennevilliers, Centre Dramatique National

L'association Poppydog est soutenue et accompagnée par la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France - ministère de la Culture, au titre du conventionnement.

LE POUVOIR À NU

Après avoir adapté des romans et travaillé sur l'autofiction, j'avais envie de me confronter à un type d'écriture purement théâtral. Le choix était vaste et je suis tombé sur Camus un peu par hasard, sur la foi du titre de la pièce, qui a résonné avec une passion que j'ai développée de longue date pour la Rome antique et les empereurs romains. J'avais notamment lu la *Vie des douze Césars* de Suétone, où le personnage de Caligula m'avait particulièrement frappé. Suétone en parle comme d'un tyran cruel, qui organise des orgies et exécute tous ceux qui lui résistent ou empêchent l'exercice de son pouvoir. Camus, lui, insiste sur sa passion pour l'art et une complexité qui va au-delà de l'aspect cruel du personnage. Il a su en faire non seulement un personnage politique mais aussi un artiste épris d'absolu au cœur du pouvoir. En imposant une sorte de mise en scène à l'intérieur même de la pièce, Camus en fait un empereur qui expérimente l'art dramatique, la musique et la danse.

Il y a beaucoup de Camus dans le personnage de Caligula. Il veut bouleverser l'économie politique, l'ordre établi. Caligula fait ce qu'il rêve de faire. Le mensonge, qui est souvent une affaire d'État, est son ennemi. Lui veut faire vivre le peuple dans la vérité, le libérer, et cela fait exploser le cadre dans lequel on essaie de le contraindre. Comme un artiste, il commente, questionne et pousse à bout les mécanismes du pouvoir dans le but de le mettre à nu.

Jonathan Capdevielle, propos recueillis par Vincent Théval
pour le Festival d'Automne à Paris

HISTOIRE(S)

Caius avait la taille haute, le teint très pâle, le corps mal fait, le cou et les jambes extrêmement grêles, les yeux enfoncés, les tempes creuses, le front large et menaçant, les cheveux rares, le sommet de la tête dégarni, le reste du corps velu. Aussi était-ce un crime capital de regarder d'en haut quand il passait, ou de prononcer le mot chèvre pour quelque raison que ce fût. Son visage était naturellement affreux et repoussant, et il le rendait plus horrible encore en s'étudiant devant son miroir à imprimer à sa physionomie tout ce qui pouvait inspirer la terreur et l'effroi. Il n'était sain ni de corps ni d'esprit. [...] Il était surtout en proie à l'insomnie ; car il ne dormait pas plus de trois heures par nuit ; encore ne jouissait-il pas d'un repos complet. Son sommeil était troublé par de bizarres fantômes. Une fois entre autres, il rêva qu'il avait un entretien avec la mer. Aussi, la plus grande partie de la nuit, las de veiller ou d'être couché, tantôt il restait assis sur son lit, tantôt il parcourait de longs portiques, attendant et invoquant plusieurs fois le jour. [...] Enthousiaste du chant et de la danse, il ne pouvait s'empêcher, dans les spectacles, d'accompagner la voix de l'acteur et d'imiter publiquement ses gestes et ses pas en les approuvant ou en les réformant. C'est pour cela sans doute que, le jour de sa mort, il avait indiqué une veille générale, parce qu'il espérait s'essayer sur le théâtre avec plus de hardiesse dans une assemblée nocturne. C'était aussi le temps qu'il prenait pour danser. Une fois, à la seconde veille, il fit venir dans son palais trois personnages consulaires. Ils arrivèrent en redoutant les plus affreux malheurs. Caius les plaça sur l'avant-scène, et tout à coup, au bruit retentissant des flûtes et des pédales, il s'élança sur le théâtre, vêtu d'un manteau et d'une longue robe, et, après avoir dansé, il se retira.

Suétone, *Vie des douze Césars*, trad. M. Cabaret-Dupaty, Paris, 1893.

CALIGULA, *avec force et précision* - Je dis qu'il y aura famine demain. Tout le monde connaît la famine, c'est un fléau. Demain, il y aura fléau... et j'arrêterai le fléau quand il me plaira. (*Il explique aux autres.*) Après tout, je n'ai pas tellement de façons de prouver que je suis libre. On est toujours libre aux dépens de quelqu'un. C'est ennuyeux, mais c'est normal.

Albert Camus, *Caligula*, Paris, Gallimard, 1958.

Un Gaulois l'ayant vu un jour rendre d'une haute tribune des oracles, sous la figure de Jupiter, se prit à rire. Caius le fit appeler et lui demanda : « Que penses-tu de moi ? » Celui-ci lui répondit (je rapporterai ses paroles mêmes) : « Que tu es un grand extravagant ». Le Gaulois n'eut aucune punition, car ce n'était qu'un cordonnier ; tant il est vrai que des caractères comme celui de Caius supportent plus aisément la liberté de langage chez des gens du commun que chez des gens de haute dignité.

Dion Cassius, *Histoire romaine*.

« Je veux que tout le monde rie. »

TYRANNIE ARTISTE

Pouvez-vous décrire la relation qui existe entre un metteur en scène et ses acteurs ?

FELLINI : Les règles sont celles du jeu qui réunit le marionnettiste et les marionnettes. C'est une collaboration : les marionnettes sont contentes d'être des marionnettes si le marionnettiste est un bon marionnettiste. Je n'ai jamais eu de problème avec les acteurs, même avec ceux qui ont le plus de tempérament. Avant tout parce que j'aime les acteurs ; je les ai toujours aimés. Ils me sont sympathiques. J'adore leur aspect infantile, leur extraversion, leurs caprices... Psychologiquement, ils sont fascinants.

Federico Fellini, *Je suis un grand menteur. Entretien avec Damien Pettigrew*, trad. M. Finetin, Paris, L'Arche, 1994.



Pendant cet entretien, un jeune esclave d'une grande beauté, couronné de pampre et de lierre, faisait le tour de la table avec une corbeille de raisins qu'il présentait aux convives. Se donnant tour à tour les noms de Bromius, de Lyæus et d'Evius, il chantait d'une voie aiguë des vers que son maître avait composés. À ces accents, Trimalchion se tournant vers lui : - Bacchus, lui dit-il, sois libre. - L'esclave aussitôt décoiffe le sanglier de son bonnet, et le pose sur sa tête. - Alors Trimalchion ajouta : - Vous avouerez que, chez moi, Bacchus est le père de la liberté, puisque je viens de l'affranchir. - Nous applaudîmes à ce bon mot du patron, et chacun à la ronde couvrit de baisers le jeune esclave. Pressé de satisfaire un besoin secret, Trimalchion quitta la table. Son départ, en nous délivrant d'un tyran importun, ranima la conversation des convives. L'un d'entre eux, le premier, ayant demandé des raisins à Bacchus : - Qu'est-ce qu'un jour ? s'écria-t-il, un espace insensible : à peine a-t-on le temps de se retourner, que déjà la nuit vient. Ainsi donc rien de plus sage que de passer directement du lit à la table. On n'a pas encore eu le temps de se refroidir, et l'on n'a pas besoin d'un bain pour se réchauffer : toutefois, une boisson chaude est le meilleur des manteaux. J'ai bu comme un Thrace, aussi je ne sais plus ce que je dis, et le vin m'a brouillé la cervelle.

Pétrone, *Satyricon*, trad. Ch. Héguin de Guerle, Paris, Garnier, 1861.

Je préfère la compagnie des gens de théâtre, vertueux ou pas, à celle des intellectuels, mes frères. Pas seulement parce qu'il est connu que les intellectuels, qui sont rarement aimables, n'arrivent pas à s'aimer entre eux. Mais voilà, dans la société intellectuelle, je ne sais pourquoi, j'ai toujours l'impression d'avoir quelque chose à me faire pardonner. J'ai sans cesse la sensation d'avoir enfreint une des règles du clan. Cela m'enlève du naturel, bien sûr et, privé de naturel, je m'ennuie moi-même. Sur un plateau de théâtre, au contraire, je suis naturel, c'est-à-dire que je ne pense pas à l'être ou à ne l'être pas et je ne partage avec mes collaborateurs que les ennuis et les joies d'une action commune. Cela s'appelle, je crois, la camaraderie, qui a été une des grandes joies de ma vie, que j'ai perdue à l'époque où j'ai quitté un journal que nous avions fait en équipe, et que j'ai retrouvée dès que je suis revenu au théâtre. [...] Croyez-moi, la carrière d'artiste aujourd'hui n'est pas une sinécure. Pour moi, en tout cas, le théâtre m'offre la communauté dont j'ai besoin, les servitudes matérielles et les limitations dont tout homme et tout esprit ont besoin. Dans la solitude, l'artiste règne, mais sur le vide. Au théâtre, il ne peut régner. Ce qu'il veut faire dépend des autres. [...] Ici, nous sommes tous liés les uns aux autres sans que chacun cesse d'être libre, ou à peu près : n'est-ce pas une bonne formule pour la future société ?

Albert Camus, « Pourquoi je fais du théâtre ? », *Œuvres complètes*, t.IV, Paris, Gallimard, 2008.

« Tout est venu, chère Cæsonia,
de ce que nous discussions sur
le point de savoir si la poésie
doit être meurtrière ou non. »



POUVOIR ET FOLIE

Une fois lancée et pervertie par son propre envol, la parole se déleste de toute notion de responsabilité. On pense au Caligula de Camus qui s'affirme dans le geste existentiel : il agit, mais comme déconnecté et restant extérieur à ses actes, s'exposant ainsi librement à l'avènement en lui de la folie. Car il n'est pas de grandeur sans folie. Un roi fou est un roi grand, qui par sa folie dépasse la normalité. C'est dans l'excentricité que les grands monarques se ressemblent et se reconnaissent. Dans le monde shakespearien, la folie était grande, car elle s'associait au destin de ses élus. Dans le cas du drame moderne, la folie prend des allures caricaturales, la grandeur se réalise dans la négativité. Arturo Ui n'est pas grand, il est rusé. Caligula agit en décadent désabusé qui simule la folie pour exercer « un pouvoir sans limites, jusqu'à nier l'homme et le monde ». L'horreur du crime est atténuée par la grandeur de son auteur, laquelle transforme le crime en art. Art compris comme un acte désintéressé dans un monde que l'Arbitre suprême a déserté.

Maria Delaperrière, « L'irrésistible fascination du pouvoir »,
Revue de littérature comparée, n°329, 2009/1.

Mais tu comprends,
Il me faut dominer ce qui s'est passé entre vous
Et qui m'affaiblit... J'ai besoin de forces et toi tu m'en enlèves.
Je te dirai maintenant
Quelque chose d'assez inattendu : tu dois
Te tuer - et pour la
Seule raison que je le veux
Et que tel est mon bon plaisir !

Witold Gombrowicz, *Le Mariage* [1946], trad. K. Chanska et G. Sédar, Paris, Christian Bourgois, 1982.

Les cimes et la solitude.
Châteaux enfouis au fin fond de mon cœur.
Le silence des forêts et des rochers.
Chute.
La solitude grandiose des nuages.
Passer par les montagnes.
La lueur des torches.
Seul.
Être seul et passer par les montagnes.
Passer par la lune.
Être seul, Hornig !
Est-ce que tu entends ?
Est-ce que tu me vois ?
Est-ce que tu me touches ?
Je déteste le mensonge.
Je veux vivre dans la vérité
Hornig !
Je veux vivre dans la vérité de la nuit et de la lune.
Des fourrures et des traîneaux dorés dans la vérité des arbres perdus
dans la nuit.

Frédéric Vossier, *Ludwig, un roi sur la lune*, Besançon,
Les Solitaires Intempestifs, 2016.

« Si je dors, qui me donnera
la lune ? »

ALBERT CAMUS (1913-1960)

Né le 7 novembre 1913 à Mondovi (Algérie) Albert Camus étudie la philosophie sous la direction de Jean Grenier en exerçant divers métiers pour financer ses études, parcourt l'Algérie avec la troupe de Radio-Alger, publie *Noces*, est journaliste au quotidien *Alger Républicain*. En 1942, il milite activement dans le mouvement de résistance "Combat" qui le délègue à Paris en 1943 ; à la Libération il deviendra rédacteur en chef du journal *Combat*. Il publie cette année-là, *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe* aux Éditions Gallimard ; ces deux livres lui valent d'accéder à la notoriété. Il rencontre Jean-Paul Sartre en 1944, les deux hommes entretiennent des rapports amicaux qui vont se dégrader, en particulier à cause des prises de position de Camus contre le stalinisme et de son refus de l'existentialisme. *Le Malentendu* est créé au théâtre en 1944, suivi en 1945 de *Caligula*, *L'État de siège* en 1948 et *Les Justes* fin 1949. L'édition en 1951 de *L'Homme révolté* lui vaut à la fois les foudres des surréalistes et des existentialistes. La rupture définitive avec Sartre date de l'année suivante. La guerre d'Algérie qui débute en 1954 est pour lui une tragédie. Il lance en 1956 un "appel à la trêve civile" qui ne rencontrera aucun écho. *L'Été*, *La Chute*, *L'Exil et le royaume* marquent le renouvellement de sa création romanesque. En 1957, il obtient le prix Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre. Trois ans plus tard, le 4 janvier 1960, il meurt dans un accident de voiture. On retrouvera dans le véhicule le manuscrit inachevé du *Premier homme*, récit autobiographique.

JONATHAN CAPDEVIELLE

Né en 1976, formé à l'École Supérieure Nationale des Arts de la Marionnette, Jonathan Capdevielle est interprète pour Marielle Pinsard, Yves-Noël Genod ou encore Vincent Thomasset. Il collabore également avec Gisèle Vienne sur la plupart de ses spectacles, dont *Showroomdummies* (avec Étienne Bideau-Rey, 2001), *I Apologize* (2004) ou encore *Jerk* (2008). En 2007, Jonathan Capdevielle crée la performance *Jonathan Covering* au Festival Tanz im August à Berlin, point de départ de sa pièce *Adishatz/Adieu* (2010). Il y explore la question de l'identité, de la mémoire et de la confusion des genres, thématiques qui se retrouvent dans ses spectacles ultérieurs, dont *Saga* (2015) et *Cabaret Apocalypse* (2017). En novembre 2017, il signe *À nous deux maintenant*, adaptation du roman *Un crime* de Georges Bernanos, puis en 2019 *Rémi*, d'après *Sans famille* d'Hector Malot, un diptyque composé d'un spectacle et d'une fiction audio. Il poursuit également des collaborations avec plusieurs artistes, dont Jérôme Marin et Marco Berrettini pour *Music All* (2021) et Jean-Luc Verna pour *Sinistre et festive* (2023). Jonathan Capdevielle est artiste associé au T2G Théâtre de Gennevilliers et membre de l'Ensemble Associé au Théâtre des 13 vents, Centre Dramatique National de Montpellier.

LE 16 DÉCEMBRE 2023 : BUS AU THEATRE DIJON BOURGOGNE

[BUS] BAÛBO, DE L'ART DE N'ÊTRE PAS MORT



© Jean-Louis Fernandez

DÉPART DU BUS DU CDN À 15H, SPECTACLE À 17H

Réservation sur internet ou au 03 81 88 55 11

Baùbo est une vieille prêtresse, qui dans la mythologie grecque « redonne goût à la vie » à la déesse Déméter. Endeuillée après le décès de sa fille Perséphone, Déméter est en proie à un désespoir morbide et erre sur la Terre sans boire ni manger, jusqu'au moment où Baùbo soulève sa jupe et lui montre son sexe. Déméter éclate alors de rire et ce rire agit comme un électrochoc qui la ramène parmi les vivant-e-s. À partir de ce mythe, Jeanne Candel imagine une « passion d'aujourd'hui » où musique et théâtre s'entrelacent, oscillant entre comique jubilatoire et tragédie du désespoir. Une traversée musicale et théâtrale de nos extrémités sentimentales, des états dans lesquels nous jette la passion sous toutes ses formes, un spectacle qui célèbre la vie dans le deuil.

Pour connaître toute l'actualité du théâtre, abonnez-vous à notre newsletter sur www.cdn-besancon.fr

Soutenu
par



MINISTÈRE
DE LA CULTURE

Liberté
Égalité
Fraternité

RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ

 Doubs
le Département

Ville de
Besançon